

Figures de la terre dans l'œuvre récente d'Yves Bonnefoy : de l'institution poétique d'un lieu pour une communauté.

Patricia Martínez García

Ciudad universitaria de Cantoblanco

patricia.martinez@uam.es

Résumé

Les écrits récents d'Yves Bonnefoy sont gouvernés par le désir de retrouver ce qui pourrait nous assurer de la possibilité d'une communauté humaine, dans laquelle ses membres pourraient se reconnaître et retrouver une finalité commune : « un lieu commun de survie, ce que j'appelle une terre ». Ce terme, utilisé pour désigner l'institution poétique d'un lieu de vie « qui vaudrait pour tous », dit le désir d'inscrire la communauté humaine dans l'espace de « la réalité rugueuse à étreindre » dont parlait Rimbaud, que Bonnefoy cite souvent. Mais il porte aussi l'indication d'un déplacement de l'horizon vers lequel se déploie, depuis déjà plus de cinquante années, un projet poétique qui n'a cessé de réévaluer ses déterminations premières, pour s'infléchir vers la quête d'un lieu qui serait conformé non plus selon les désirs d'un sujet particulier mais de l'universel humain. Le désir de communauté apparaît également dans les essais critiques et les entretiens qui, dans les dernières années, intensifient l'appel à une collaboration dans un projet commun auquel sont convoqués, avec la grande famille des artistes et des poètes, « La Communauté des traducteurs », « La Communauté des critiques » – pour reprendre le titre de deux ouvrages récents-, et les « alliés objectifs » que sont, pour Yves Bonnefoy, les historiens, les philologues et, plus récemment, les philosophes. C'est donc à une alliance du travail poétique avec une pensée réflexive qu'appelle Yves Bonnefoy pour tenter, par souci d'un bien commun, « une rénovation de la parole aux fins d'une échange plus intense » qui permettrait de « changer la vie » autant que de « rénover les rapports sociaux ».

Mots-clé

Poésie, communauté, terre, image, réel, surréel, présence.

0 Poésie et communauté

Les écrits récents d'Yves Bonnefoy sont conformés par le désir de retrouver ce qui pourrait nous assurer de la possibilité d'une communauté humaine, dans laquelle ses membres pourraient se reconnaître et partager une finalité commune : « un lieu commun de survie, ce que j'appelle une terre » (Bonnefoy, 2004 : 123). Ce terme, utilisé pour désigner l'institution poétique d'un lieu de vie, dit la volonté d'inscrire la communauté humaine dans « la réalité rugueuse à étreindre » selon les mots de Rimbaud si souvent cités par Bonnefoy. Mais il porte aussi l'indication d'un déplacement de l'horizon vers lequel se déploie, depuis déjà plus de cinquante années, un projet poétique qui n'a cessé de réévaluer ses déterminations premières, pour s'infléchir vers la quête d'un lieu qui serait conformé non plus selon les désirs d'un sujet particulier mais de l'universel humain : « Pour dire la présence, la poésie doit élaborer un lieu qui vaudra pour tous » (Bonnefoy, 1990 : 123) ; « [l]'être n'étant jamais – écrivait Yves Bonnefoy en 2005 – que ce qu'avec d'autres que soi on peut librement décider d'établir sur terre » (Bonnefoy, 2004 : 285).

Le désir de communauté apparaît également dans les essais critiques et les entretiens qui, dans les dernières années, intensifient l'appel à une collaboration dans ce projet commun auquel sont convoqués, avec la grande famille des artistes et des poètes, « La Communauté des traducteurs », « La Communauté des critiques » – pour reprendre le titre de deux ouvrages récents –, et les « alliés objectifs » que sont, pour Yves Bonnefoy, les historiens, les philologues et, plus récemment, les philosophes. C'est donc à une alliance du travail poétique avec une pensée réflexive qu'appelle Yves Bonnefoy pour tenter, par souci d'un bien commun, « une rénovation de la parole aux fins d'une échange plus intense » (Bonnefoy, 2010 : 518) qui permettrait de « changer la vie » autant que de « rénover les rapports sociaux » (Bonnefoy, 2010 : 497).

L'ampleur et l'urgence d'un tel appel laissent voir que c'est bien le monde le plus contemporain que le poète interroge : Dans les sociétés comme elle s'annoncent, comment construire un lieu humain ? Comment restaurer la parole pour qu'elle dise encore quelque chose du monde, du rapport à soi et à autrui, alors qu'elle court sans cesse le risque de s'enfermer dans le déploiement des structures verbales et des constructions idéologiques ?

1 De la possibilité d'une communauté en poésie

Il suffit de replacer dans son contexte l'ensemble des textes écrits par Yves Bonnefoy au long de ces cinquante dernières années pour mesurer la portée d'un tel projet. « Le témoignage le plus important et le plus pénible du monde moderne – écrivait Jean-Luc Nancy dans *La Communauté* – est la dissolution, la dislocation ou la conflagration de la communauté » (Nancy, 1990 : 34). À une époque qui semble avoir mis fin « à l'espérance des groupes », selon les mots de Maurice Blanchot (1983 : 45), c'est dans la difficulté de l'être en commun, voire son impossibilité même, que se révèle la nature disjointe et dérobée de la communauté telle que la nouvelle philosophie l'a pensée. « Nous héritons ensemble une forme vide de l'ensemble », dit Nancy¹. Prélevé en termes de « communauté négative » (Bataille), de « communauté inavouable » (Blanchot) ou de « communauté désœuvrée » (Nancy), l'échec à être ensemble se rejoue inlassablement dans un impossible littéraire : la « communauté idéale de la communication littéraire » - selon l'expression de Blanchot (1983 : 45) -, vouée à mettre en scène le rapport à l'autre comme « interruption » et « rupture », à prélever dans la parole le défaut de communication et le manque d'être². Tel est le principe qui travaille l'écriture philosophique depuis déjà un demi-siècle et qui serait devenu, comme le note Blanchot, « un lieu commun de la pensée et de la littérature moderne » (1969 : 215).

Que la tâche de l'écrivain moderne soit de prendre en charge le « négatif », selon la formule de Kafka que Bonnefoy reprend souvent à son compte, cela n'est pas contesté par le poète, qui aura reconnu dans l'évaporation du sens absolu l'évènement majeur de notre modernité. Mais plutôt que d'y établir la finalité de l'écriture, il en fait, comme

¹ <http://www.philomag.com/article,entretien,jean-luc-nancy-la-pensee-est-le-reveil-du-sens,465.php>

² « Admettons ce que porte cette rupture : rupture avec le langage entendu [...] comme ce qui reçoit et donne le sens » (Blanchot, 1969 : 390-391).

on sait, l'occasion d'un retournement soutenu par la décision de faire confiance « non pas dans la réalité elle-même, qui n'est comme telle que le gouffre de la matière, mais dans la capacité du langage à se faire l'hôte d'un sens rassemblant ceux qui l'emploient dans une recherche que les rendra, et c'est cela l'essentiel, pleinement présents les uns aux autres » (Bonnefoy, 2010 : 15-16).

À une époque où la littérature s'est reconnue en état de « déterritorialisation » - pour reprendre une expression de Gilles Deleuze et de Félix Guattari-, et qui aura choisi d'intensifier, en le surexposant, le doute sur la capacité du langage à dire le réel et l'irréalité de toute présence à soi et à l'autre, la confiance qu'Yves Bonnefoy accorde « au grand possible des mots » (Bonnefoy, 2010 : 436), le place dans un contretemps qui s'accorde bien avec la valeur « critique » – au sens fort que le poète-penseur donne à ce terme – qu'il assigne à la poésie, appelée à reprendre, pour la refonder, une pensée commune de l'être qui puisse donner à cette communauté « désœuvrée » et « déterritorialisée » une tâche à accomplir et une demeure à gagner au devant de soi.

Mais pourquoi et comment la poésie peut-elle y jouer un rôle crucial ?

2 De l'habitation poétique de la terre

Dans « Terre Seconde », se faisant écho d'un article de Georges Formentelli (« Une poésie juste », paru dans la revue *Solaire* en 1975), Yves Bonnefoy revenait sur l'oubli, dans l'abstraction grandissante de la conscience moderne, de ce qui assurait les conditions nécessaires d'une existence fondée, ce qu'il aura appelé une « intimité à la terre, une prescience de l'immédiat » : comment la poésie à l'heure actuelle peut-elle disposer l'habitation poétique de la terre, alors que les grands référents qui nous rattachaient à l'expérience concrète du réel se perdent ? Comment parler du feu, alors qu'il est disparu de notre expérience du réel ? « Il est vrai qu'un monde prend fin, sous nos yeux, qui nous paraît encore sans alternative possible » (Bonnefoy, 1995 : 131). Et d'ajouter :

Je comprends l'angoisse que chiffre la hantise du feu perdu. Mais je n'en tire pas les mêmes conclusions, pas encore [...]. Même si aujourd'hui la crise s'accroît, qui est notre chute de l'unité, notre oubli de l'épaisseur de la terre, ne pensons pas qu'elle soit nouvelle. Et réciproquement n'ayons pas crainte que la conscience de la poésie, de longue date habituée à ces contradictions et à ces peines, puisse être déconcertée, aussi brusquement, et contrainte de s'en démettre. (Bonnefoy, 1995 : 136)

Retournement donc de la problématique : ce n'est pas la poésie qui est menacée dans notre culture moderne marquée par le progrès de la rationalisation et de la vision scientifique, c'est plutôt que la poésie peut nous aider à lutter contre l'oubli de notre enracinement fondamental dans le lieu de l'existence. Puisque l'acte constituant de la poésie, telle qu'elle est déterminée par Yves Bonnefoy, c'est l'interruption des significations uniquement conceptuelles que le langage formule dans son emploi ordinaire, « pour faire apparaître non plus une idée des choses du monde, mais l'expérience directe de la pleine présence de cette réalité » (Bonnefoy, 2007a : 8).

D'où vient cette confiance dans la poésie, dans la puissance de manifestation du monde par le biais de la parole poétique ? Cette confiance provient, d'une part, de son expérience de poète, et de l'autre, de sa longue fréquentation en exégète des

propositions de l'art et de la poésie, qu'il est porté à interroger comme l'expression d'un rapport au réel. Ce rapport au réel serait marqué par une double postulation. Puisque l'art, cette tradition des images, a de toujours été ce qui peut nous recentrer sur notre réalité comme elle est mais ce qui peut aussi nous en détourner, nous donnant à rêver une réalité plus haute, à croire qu'on est comme on n'est pas : « rêver la réalité au lieu de la vivre, préférer forme à présence » - comme il est dit dans « Une terre pour les images » (Bonnefoy, 2006 : 85).

Cette dualité se trouve au cœur de l'expérience créative du poète, hanté par l'intuition « d'un pays d'une essence plus haute où [il] aurait pu aller vivre et que désormais [il] a perdu » (Bonnefoy, 1972 : 17) qui structure le mythe personnel du « Vrai Lieu » qu'il lui faudra démontrer : un ailleurs dans lequel se projette le désir d'une supraréalité, sauvée des limites de l'existence, qui nourrit ce que Bonnefoy appelle « le grand rêve métaphysique » - terme important dans les écrits récents : celui des mythes, des religions dénoncés par Mallarmé comme de « glorieux mensonges ». Dans ses essais critiques d'herméneutique de l'art et de la poésie, Yves Bonnefoy retrouve les lignes de force de cet « éternel débat entre le grand rêve métaphysique » et l'approche au simple » ; entre « [l'] adhésion profonde sans retour à ce qui existe ici maintenant dans notre finitude essentielle, et le « rêve gnostique d'une réalité supérieure de mondes dont les mots et la musique peuvent nous aider bien dangereusement à imaginer la figure » (Bonnefoy, 2007 : 17)³.

De là s'ensuit une redéfinition du réel : entre, d'un côté, le réel, que structure et surestime l'approche scientifique, ce réel déserté du sacré, que Mallarmé avait considéré « de vaines formes de la matière », néant et gouffre sous le langage, et, de l'autre, le surréel qui déborde la réalité de ses projections imaginaires que médiatisent le concept, puis l'image, nous déportant de la réalité comme elle est, s'ouvre « un monde sans arrière plan hors nature, mais susceptible d'être vécu dans l'intense, dans l'évidence – que l'on peut dire le grand réel [...]. C'est l'image qui efface l'image, le stéréotype qui se dissipe, c'est le grand réel simple » (Bonnefoy, 2001 : 81-92).

Au monde-image (qui veut masquer le dehors sans nom) s'oppose ainsi une terre à gagner, non pas comme une « Arcadie, en marge de la société d'à présent et de l'avenir, mais comme une vérité à rechercher ici même [...] c'est à dire au plus immédiat de chaque chose existante » (Bonnefoy, 2010a : 298-297). « L'authentique séjour terrestre » n'est ni avant le temps, ni dans un ailleurs, il est toujours du règne de l'ici et du maintenant présent, avec ses conditions de hasard et de finitude ; « car c'est seulement au niveau de l'expérience de vivre que le Je peut rencontrer l'Autre [...] et proposer alors à la société ambiante une recherche en commun» (Bonnefoy, 2010 : 233). Cela implique de redonner à la poésie son devoir éthique, qui est toujours – *ethos* signifie le *lieu* – la prise de responsabilité, *hic et nunc*, pour là où nous avons à vivre ensemble, pour l'Ici, dont il faut restaurer la part vitale du lieu charitable à l'autre. C'est à dire,

La terre par quoi je l'entends, non pas la planète, simple matière, mais ce qu'y inscrit l'humanité, par ses desseins, ses ambitions, son travail [...] Et la poésie [...] c'est bien de vouloir que ce pleinement présent soit reconnu. (Bonnefoy, 2010a : 300)

³ Ce rêve d'un ailleurs est donc identifiée à la pensée gnostique (reprenant le terme aux siècles II et III) qui consiste à substituer à tout et à autrui en particulier, une image que l'on tient pour le seul réel : « au château gnostique se cache le sentiment que la terre est une prison [...] où ne rodent que des exilés » (Bonnefoy, 1990 : 116).

Décision qui s'affirme – précise Bonnefoy – dans « le travail sur les mots que sont les poèmes ». Si bien que – souligne le poète, en reprenant l'exhortation de Rimbaud dans Adieu à devenir « Paysan » :

au travail paysan brisé – à cette durée dans l'effort, et l'espoir, qui seule tendait au sens là où la réalité est « rugueuse » et qui aimait la terre, qui l'obligeait à soi sous la charrue et le grain [...] ne peut répondre, en nos nécessaires campagnes, qu'un travail encore, un travail vrai, c'est à dire, hasardeux, incertain de l'avenir, concret dans son étreinte des choses : si bien qu'au-delà des parcs dont je dénonçais le mensonge, il faudra bien qu'on comprenne, un jour, que le seul héritier, possible du laboureur, c'est l'artiste [...]. L'art est le seul travail qui soit au degré des horizons à refaire. De lui dépendent donc les contrées futures [...] (Bonnefoy, 1995 : 142-143)

Ainsi « travaillé » en poésie, le langage n'est plus envisagé comme l'espace abstrait ou la langue déroule ses structures, mais comme lieu vécu et partagé qui s'organise vitalement autour de la prise de parole de qui l'adresse à autrui qui aménage poétiquement une terre hors des mirages de l'écriture qui se voulait démiurgiquement de ré-créer un « monde ».

3 Figures de la terre dans le poème

Reste à voir comment cette instauration d'un lieu commun – qui est reconquête et rédemption d'une terre dévalorisée et menacée d'extinction est impliquée dans le tissage figuratif et rhétorique du poème. J'en distinguerai trois mouvements : structure d'appel, interrogativité et postulation de sens.

La structure d'appel doit être caractérisée doublement. C'est d'abord par la structure d'adresse explicite qui tient du dispositif d'énonciation du poème, posé dès lors comme invitation et geste d'accueil, foyer même d'une vocation à autrui. C'est ensuite par la façon dont le poème se fait résonnance de l'appel du monde, et fait refaire au lecteur le geste premier de la poésie qui se déploie – comme le disait Heidegger sans ses premiers textes sur Hölderlin – en réponse à l'appel de l'être-là des choses. La tâche de la poésie est donc la reprise d'insistance de l'appel du monde, la réclamation d'une attention renouvelée, soucieuse, affectueuse aux aspects du réel les plus simples, à cette vie brève qui va se perdre, dans la totalité indécomposable de ces aspects particuliers par lesquels se révèle la valeur absolue de chaque être. C'est pourquoi il y a toujours la désignation d'une réalité et de la suffisance de cette réalité, qui invite à reconnaître dans l'évidence du poème l'évidence du réel.

Cela est signalé dans ce poème de *La Longue Chaîne de L'ancre* : « L'arbre de la rue Descartes » : « Passant, / Regarde ce grand arbre et à travers lui, / Il peut suffire » (Bonnefoy, 2008 : 115).

L'appel qui nous convoque prend ici explicitement une orientation impérative ou exhortative ; il est exhortation à entendre, à voir, ce qui est là déictiquement montré du réel. Il faut pour cela rejouer la corrélation du sens et du son, la conciliation du sens et de l'affect pour donner corps communicable à l'émotion qui est d'abord celle d'être au monde dans la conscience partagée de la finitude : « Car même déchiré, souillé, l'arbre des rues, / C'est toute la nature, tout le ciel, / L'oiseau s'y pose, le vent y bouge, le soleil / Y dit le même espoir, malgré la mort. »

Telle est l'injonction qui inlassablement sous-tend l'interpellation poétique du monde chez Yves Bonnefoy : de reconnaître l'ici maintenant sous la levée de la finitude, épreuve indispensable pour établir un rapport au monde qui soit à la hauteur du besoin humain de vérité. Ce qui est aussi donner à méditer comme un bien cette suffisance de l'être-là « malgré la mort », dont la nature profonde est de déjouer les catégories d'un langage incapable de penser véritablement le réel. D'où la capacité réflexive du poème, voire sa propriété philosophique, en cela qu'il présente une évidence – une forme de vérité – ne pouvant pas être rapportée à l'explication du savoir raisonnable. L'interpellation directe, dans la dernière strophe, au « philosophe » pour lui demander d'intégrer le geste poétique dans son questionnement, appelle ainsi à une alliance de la poésie et de la philosophie, qui serait alors munie de cela que la conscience poétique sauvegarde du réel, cette preuve qui n'appartient pas à la logique de la démonstration, et qui est provision de confiance pour un surcroît de lucidité : « *Philosophe, / As-tu chance d'avoir l'arbre dans ta rue, / Tes pensées seraient moins ardus, les yeux plus libres, / Tes mains plus désireuses de moins de nuit* » (Bonnefoy, 2008 : 115).

Que l'acte poétique se conforme comme réponse à l'appel du réel et convocation à un questionnement partagé cela apparaît dans nombre de poèmes et de récits qui lient explicitement appel et interrogativité. Considérons, à ce titre, tel poème de *La Longue Chaîne de l'ancre*, « *Passant, veux-tu savoir ?* » qui prend la forme du conte. La force perlocutoire d'une telle ouverture fait reconnaître le poème comme appel et demande de réponse. La lecture se doit alors d'identifier le poème comme cela qui lui est adressé, comme ce dont elle entreprend de répondre. Ce questionnement est thématisé intérieurement dans le conte par la figure de l'étudiant appliquée à la lecture du *De la Trinitate* d'Augustin, qui permet d'introduire une interrogation explicite sur le rapport entre le signe et le référent, le langage et le réel telle qu'elle y est postulée. A travers le jeu de question-réponse de l'étudiant, le texte dispose directement un questionnement pour le lecteur, motivé par l'hypothèse de l'intransitivité du langage et de son incapacité à nommer le réel : « *Car toute chose, vois-tu, / Lui expliquait le livre, / Est signe, signe d'autre chose. Même la pierre / La plus brute et informe, la plus absente / Des conseils de l'esprit, est signe encore* » (Bonnefoy, 2008 : 100). Une postulation du signe est donc donnée à penser, mais déplaçant les termes du débat tel qu'il est ordinairement posé à notre époque : puisque ce qui est interrogé ici n'est pas la capacité du langage à signifier le réel, selon le discours topique de la « crise du langage », mais les conséquences pour l'esprit d'une telle postulation : la croyance découragée que les mots sont sans pouvoir d'emprise sur cela qui nous importe, sans force pour éclairer nos besoins et aider à partager nos désirs, avec pour conséquence, un exil intérieur dans la clôture du signe qui, dans sa rémission infinie à rien d'autre qu'un signe, nous déporte de tout rapport au réel. Que faire alors, se demande l'étudiant, de tout ce divers offert par le monde à la parole, faut-il se résigner à être « *Sans rien, absolument rien, pour donner prise / Au besoin instinctif de créer du sens, / De nommer ?* » (Bonnefoy, 2008 : 100). Mais dans ce moment d'indécision, la méditation de l'étudiant est interrompue par un bruit inconnu, qui nous rappelle celui qui, dans « *Le Corbeau* » d'Edgar Poe, heurtant au volet de sa chambre, alarme le poète, poème qui enregistre exemplairement – selon Yves Bonnefoy – l'expérience du « néant qui frappa, dans ce « minuit de l'esprit », la conscience occidentale et détermina les dérives des poétiques contemporaines

(Bonnefoy, 2005 : 135)⁴. A la différence que, là ou dans le poème de Poe prévaut l'expérience du néant, qui déterminera son option esthétique (le choix de la forme artistique qui s'efforce de résorber le sens qui s'effondre), une autre option se signifie ici, qui indique la possibilité d'une réversion, par l'apparition de la figure mystérieuse d'une femme sans âge, portant une tiare de lumière, invitée à entrer dans la chambre close de la pensée qui – dit le poème – « s'efface dans la clarté / Des flammes de sa tête, qui se bousculent / Comme pour accéder à une autre vie » (Bonnefoy, 2008 : 106). Et à l'étudiant de comprendre que cette « autre vie » qu'éclaire de sa flamme pourtant fragile l'offrande de l'inconnue, ne serait pas livrée à un dehors sans nom, au mutisme sec des choses qui se replient sur elles mêmes – à cela qui « Ne parle plus, ne signifie pas, n'est qu'un gouffre » (Bonnefoy, 2008 : 101) –, mais rendue attentive par la conscience poétique à l'intensité de l'ici qui est, aux yeux de qui s'y attache, cela qui appelle à être interrogé, c'est à dire interpellation et postulation de sens. Le don et l'offre que fait la poésie n'est autre chose que cela : lumière qui détourne la pensée de la tentation des vains prestiges du signe et la rappelle à l'énigme d'une lumière qui sacrifie le lieu terrestre. L'on vient ainsi à la question ultime qui sous-tend « Passant, veux-tu savoir ? », question qui identifie la lecture, non pas au déchiffrement d'un surplus de sens à retrouver sous l'opacité du texte suivant un jeu d'occultation partiel, mais à la prise d'une « décision » – au sens fort que Bonnefoy donne toujours à ce terme –, relative à la disjonction que dispose l'argumentation sous-jacente au récit : soit de veiller sur le sens absent, de choisir le monde défait, d'accueillir un néant sans promesse ni réserve qui ne conduit pas à l'être, soit de consentir au geste du don que porte la poésie par lequel se signifie ici la promesse d'une terre rédimée.

Apparaît ici un mouvement exemplaire de la manière dont est proposé au lecteur le questionnement du sens dans les derniers recueils d'Yves Bonnefoy : s'offrant comme signe d'un sens non pas à trouver mais à décider, le poème appelle à une réflexion sur le geste de la disjonction qu'il pose en partage au lecteur dans l'ouvert d'une décision qui peut aussi bien sauver que perdre. Tel me semble être l'enjeu majeur qui soutient le très important « L'Heure présente », qui rassemble synthétiquement les trois mouvements que j'ai essayé de prélever : appel, interrogativité et postulation de sens.

L'interpellation directe qui ouvre le poème – « Regarde ! » – nous met en présence d'un évènement, mais aussi bien se signifie-t-elle exhortation métapoétique qui et nous commande de « voir » la figure que compose le poème, de lire le poème comme signe qui nous interpelle par son interrogation : « Un éclair envahit le ciel, ce soir encore, / Il prend la terre dans ses mains, mais il hésite, / Presque il s'immobilise » (Bonnefoy, 2012 : 81) Comme le réel, le poème est donc cela qui se fait signe et appelle à être interrogé : un éclair s'intensifiant comme « une phrase, une signature », s'est fait figuration du tracé de la parole dans son déploiement vers le monde. Mais aussitôt ce qui s'offrait comme signe d'un rassemblement possible s'avère « illusion », « rêve », se défait et tombe dans « notre nuit d'ici, / L'heure présente ». Le poème se donne ainsi à lire comme emblème de la situation où nous sommes, placée sous le signe d'une indécision, d'une ambiguïté oscillatoire, qui dit la possibilité d'un monde rassemblé à venir dans la parole, ou d'un monde défait. Une vaste terre qui peut être aussi une « terre gaste », comme celle que décline le poème de T.S. Elliot.

⁴ « un bruit qui de sembler insignifiant sans pour autant être analysable, se fait énigme et [...] fait de tout être, de toute vie une énigme de même urgence. Plus rien de ce qui est n'a plus de sens pour Poe en ce minuit de l'esprit [...], sinon cette évidence – mais vide, comme peut l'être une fosse – qu'il n'y a pas de savoir » (Bonnefoy, 2005 : 135).

A partir du suspens de cet avènement possible, plusieurs lignes de médiation se développent. La reprise de l'exhortation à regarder, à voir, annonce la volonté constative de la parole poétique, parole nomade en exil de la langue et de la terre, qui doit s'ouvrir chemin depuis la négation et la destruction qui siègent le réel, retraversant un monde défait pour faire la « commémoration du négatif »⁵. La réflexion est nouée en cycles distincts, qui trament, selon une logique onirique, des réseaux figuratifs fragmentaires dans lesquels s'entrelacent un questionnement du parler du monde et un questionnement du langage même. D'où un poème qui s'institue sur un rythme dialectique et, rejouant sans relâche un double questionnement, celui des significations en désordre du monde, celui du poids de l'illusion et du rêve qui grèvent la parole, ressasse un double soupçon – envers la réalité propre de ce que le poème convoque du réel, envers la vérité même de la parole poétique. Mais tout aussi bien, l'imbrication du constatif et de l'interrogatif dans cette traversée du monde défait indiquent-ils une constante possibilité d'être et de ne pas être, de ce qui fait le réel et de ce qui le défait. La reprise de la question initiale dans le deuxième mouvement, signale cette tension disjonctive comme centre de gravitation du poème :

Devons-nous croire
Que le signe qui prit au flanc des choses
Comme un éclair, et y étincela,
N'aura été que mains jointes en vain,
Rêves, enfièvement de rien que des rêves,
Momie parée pour rien dans sa chape de pierre ? » (Bonnefoy, 2010 : 85)

L'assertion qui clôt ce deuxième mouvement semble conclure sur l'hypothèse du monde défait et de l'inanité de la parole qui nous laisserait les mains nues à ne rien pouvoir sauver du monde :

Ne vais-je ramasser que du flétri,
De l'insensé, une odeur âcre, fade ?
Roses, roses ? N'existent
Que roses déchirées, pas de rose en soi,
Pas de corolle à soutenir un monde» (Bonnefoy, 2010 : 91)

Mais dès le troisième mouvement, un retournement adversatif s'opère, qui cherchera à résoudre la tension disjonctive du poème selon le mouvement de « transgression positive » dans lequel on peut reconnaître, comme le signale Michèle Fink, « le signe distinctif des œuvres de la maturité d'Yves Bonnefoy » (Finck, 2006 : 238) : « Et pourtant, / Je puis dire / Le mot chevêche ou le mot safre ou le mot ciel / Ou le mot espérance, / Et voici que, levant les yeux, je vois ces arbres / Qu'embrace sur la route un soleil du soir » (Bonnefoy, 2012 : 91). On voit bien que ce retournement se décide au contact d'une confiance retrouvée dans le pouvoir de désignation des mots, dans leur capacité de retenir la valeur et la trace affective des réalités qui comptent dans notre rapport au monde tel que nous l'avons vécu. C'est donc le pouvoir référentiel du signe qui est mis en valeur pour tenter d'instaurer, à l'encontre des présupposés de la « différance » et de la « sémirose » infinie du signe, « un rapport nouveau avec le référent, cet au-delà de tous les signifiés sur le chemin qui va du mot qui dénomme à la chose dite » (Bonnefoy, 2010a : 512) – comme le précise Yves Bonnefoy. Contre les poétiques de la signification, une poétique du référent s'énonce ici qui réclame, au plus loin de toute logique prédicative, une pensée rénovée des mots par-dessus l'attention

⁵ Je reprends ici l'expression de Michèle Finck dans « Yves Bonnefoy et Hofmannsthal » (2006 : 240).

aux significations. Cette poétique est postulée comme retournement de la signification par le sens, qui interrompt la compréhension comme opération de traduction ou d'identification (typique de l'organisation métaphorique) et rapporte la lecture à une manière de littéralité, laquelle, déliant le mot de toute attribution, le rend disponible pour faire signe depuis l'espace du langage vers le monde de la réalité extra-verbale. Il faut pour cela défaire la relation d'équivalence et de substitution, typique de l'organisation métaphorique, laquelle, en supposant identique la valeur entre les choses, nie les caractéristiques propres de chaque être qui se perdent dans l'indifférenciation d'un concept homogène. Relevant d'une appréhension que l'on dira avec Yves Bonnefoy « métonymique »⁶, l'écriture poétique rassemble des réalités simples sans en obéir la valeur propre, et, dans ce rapport de contiguïté où pourtant rien ne s'équivaut, les porte, par un effet de réverbération, à une plus grande intensité qui fait apparaître l'identité de chaque chose à elle-même, dans sa centralité et sa suffisance, à partir desquelles se dérivent librement les extensions de sens qu'elle peut établir avec toute autre chose :

Rose à venir
Par vos travaux d'horticulteurs dans les nuées,
Roses d'arbres, de fleuves, de chemins,
De lits défaits, de mains simples, cherchant
D'autres mains, à l'aveugle (Bonnefoy, 2012 : 92)⁷.

On mesure l'ambition et à la fois la simplicité de la poésie : se confiant « au grand possible des mots », elle fait la chance d'un monde rassemblé à reconstruire par-dessus le « désert des significations en désordre », nous convoquant pour une recherche commune dans un sol commun qui est exemplairement l'œuvre poétique. Tel est le vœu qui est formulé à la fin du poème, appuyé sur la coalition finale du « Je » et du « tu » dans une première personne plurielle et universelle appelée à décider de la valeur de notre lieu terrestre:

Heure présente, ne renonce pas,
Reprends tes mots des mains errantes de la foudre,
Écoute-les faire du rien parole,
Risque-toi
Dans même la confiance que rien ne prouve,
Lègue-nous de ne pas mourir désespérés. (Bonnefoy, 2012 : 97)

Telle est bien au total la décision à laquelle nous sommes convoqués, décision fondatrice qui aurait le pouvoir de transmuer l'être présent en « futur de la société des

⁶ C'est donc d'une dé-rhétorisation du discours sur le plan tropologique qu'il est question, ou plus spécifiquement, d'une critique de la métaphore par une nouvelle pensée de la métonymie. Voir à ce propos : Yves Bonnefoy, « Pour une critique en poésie. Métaphore et métonymie sur l'exemple de Baudelaire », dans *Sous le signe de Baudelaire*, Gallimard, 2011, en particulier p. 351-354.

⁷ « la poésie, en effet, c'est de bien vouloir que ce pleinement présent soit reconnu, soit aimé, dans le fatras du monde désenchanté [...] La transcendance que dévoile la poésie, ce n'est en son infini, que ce qu'a d'indéfiant la chose la plus immédiatement offerte, cette transcendance est une immanence, l'absolu de la rose n'est que l'identité à soi de la rose. D'où suit que je parlerais plus volontiers aujourd'hui d'une « ontophanie » de la terre. La poésie relevant ce qui constitue les « piliers » -comme disait Baudelaire- de ce temple où l'autel est vide » (Bonnefoy, 2010a : 299-300).

hommes », placée, pour redoubler sa force morale, sous l'égide de Rimbaud et de l'enseignement de « l'heure nouvelle » (dans « Adieu ») qu'Yves Bonnefoy identifie à une vérité ardue mais salubre : que « l'authentique séjour terrestre» ne naîtra pas de la « solitude du moi » mais de « « l'ardente patience d'une communauté au travail » (Bonnefoy, 2009 : 399).

Références bibliographiques

- Bonnefoy, Yves (1972) *L'Arrière-pays*, Paris : Skira.
- Bonnefoy, Yves (1990) *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*, Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Yves (1995) « Terre seconde », in *Le Nuage rouge*, Paris : Gallimard.
- Bonnefoy, Yves (2001) *Breton à l'avant de soi*, Paris : Farrago/Léo Scheer.
- Bonnefoy, Yves (2004) « Georges Poulet et la poésie », in S. Cudré et O. Pot (éd.), *Georges Poulet parmi nous*, Genève et Berne : Slatkine - Archives littéraires suisses, p. 111-125.
- Bonnefoy, Yves (2005) *Lumière et nuit des images*, Paris : Éditions Champ Vallon.
- Bonnefoy, Yves (2007) « Une terre pour les images », *L'Imaginaire métaphysique*, Paris : Galilée.
- Bonnefoy, Yves (2007a) *La poésie à voix haute*, Paris : Ligne d'Ombre.
- Bonnefoy, Yves (2008) *La Longue Chaîne de l'ancre*, Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Yves (2009) *Notre Besoin de Rimbaud*, Paris : Seuil.
- Bonnefoy, Yves (2010) *Le siècle où la parole a été victime*, Paris : Mercure de France.
- Bonnefoy, Yves (2010a) *L'Inachevable*, Paris : Albin Michel.
- Bonnefoy, Yves (2012) *L'Heure présente*, Paris : Mercure de France.
- Nancy, Jean-Luc (1990) *La Communauté désœuvrée*, Paris : Bourgeois.
- Blanchot, Maurice (1969) *L'Entretien infini*, Paris : Minuit.
- Blanchot, Maurice (1984) *La Communauté inavouable*, Paris : Minuit.
- Finck, Michèle (2006), « Yves Bonnefoy et Hofmannsthal », in Odile Bombarde et Patrick Labarthe (éd.), *Yves Bonnefoy. Écrits récents*, Genève : Slatkine Érudition.